

Une histoire des CREPSC

Le hasard ! et des déjantés !

Elle a débuté pour moi, mais je ne le savais pas, fin des années 60, dans le petit réseau d'écoles rurales que j'avais instigué dans le Beaujolais : œcuménique puisqu'il comprenait un couple freinet, très freinétique, un couple plutôt traditionnel cool mais très FOL, un couple plutôt freudien avec son gros chien dans leurs classes, un instit freinet sur les bords mais plus passionné encore par les inventions électroniques et les expériences de transmissions radios planétaires (il avait réalisé la première liaison radio propre avec les antipodes en se servant des traces ionisées des météorites comme réflecteur après s'être servi de la lune ! et reçu une médaille de la NASA en même temps que Colins ! ... et ses mômes inventaient des circuits logiques électroniques miniatures qui indiquaient ce qu'il fallait mettre à la fin des participes passés... et pour pouvoir les planquer ensuite dans leur bureau au collège !), un instit de CU très traditionnel mais avec une sacrée cave, et moi un peu freinet, un peu CEMEA, un peu OCCE. Le tout dans des classes uniques ou écoles à deux classes, tout le monde impliqué dans la création de restaurants d'enfants et dans des rencontres USEP inventées et autogérées par les enfants pendant le temps scolaire, transportés et accompagnés par les parents (comme pour les alpinistes, c'était une première à l'époque ! entre quelques autres !).

Le truc, c'était l'échange plus ou moins hebdomadaire des journaux scolaires (imprimés ou limographiés) ; à partir des informations reçues, les mômes démarraient des trucs avec les uns ou les autres ou tous. Les cars ne coûtaient pas trop cher. Téléphone perso des instits, courriers. On se débrouillait pour avoir la franchise postale en trichant éhontusement (adresser à « M^ôssieur l'inspecteur en déplacement à... » ! ou en inventant un décret qui n'avait jamais eu d'arrêté d'application concernant l'école et qu'on tamponnait sur les enveloppes) ou en soudoyant facteurs ou postiers au nom de la solidarité du service public (ça existait encore). Et pas de problème pour les rencontres et discussions nocturnes et tardives sous l'égide de sa majesté Bacchus (nous étions complètement amoraux !). Rajoutons qu'on bénéficiait de tout un environnement de jeunes normaliens, artistes, poètes, musiciens de la bande à Steve Waring, tout le temps fourrés dans ma classes... et dans nos caves. Ce n'est que longtemps après que j'ai saisi que, pour moi, les crepsc étaient nés là ! Ce Beaujolais là, c'était un peu le St-Germain des prés des ploucs ! et d'abord un rassemblement de déjantés... mais profondément sérieux !

Le deuxième escalier a été, toujours pour moi, les circuits de corres naturelle et une grossière erreur d'interprétation de ma part comme je l'ai raconté à Paul Le

Bohec ! Les circuits de corres naturelle, cela avait été une idée de Marcel JARRY, en 1970 (décédé il y a quelques années). Plutôt que de « marier » deux classes semblables, puis de « marier » des couples d'enfants à l'intérieur des deux classes en relation, on réalisait un circuit d'une vingtaine de classes de tous niveaux, chaque classe envoyait comme elle le voulait textes de présentation, textes individuels ou textes collectifs, chaque texte en 20 exemplaires à une classe coordinatrice qui les agrafait sous forme d'une « gerbe » et répercutait aux 20 classes du circuit 3 ou 4 fois par an. Aux classes et aux enfants de trouver ce qui les accrochait et de se mettre en relation.

Fort de mon expérience précédente de circuit sauvage, j'ai bien sûr adhéré immédiatement et suis devenu le coordinateur d'un des 3 ou 4 circuits constitués. Mais, n'ayant pas compris qu'il fallait toujours respecter les règles habituelles (tout au moins, cela n'avait pas été dit !), j'ai fait démarrer le circuit en annonçant à toutes les classes « *On écrit si on veut, quand on veut, comme on veut, à qui on veut, sur quoi on veut. On est libre* », ce qui a immédiatement provoqué une belle effervescence et des discussions enflammées mais toujours conviviales et pittoresques chez mes chers camarades... et un déferlement chez nos chers enfants !

Deuxième circonstance, les textes envoyés étaient alors manifestement des appels à réaction. Comment réagir à un texte si on ne le reçoit qu'un mois ou plus après qu'il a été rédigé ? Comme on était assez bien équipés et que nous avions assez de place, j'ai décidé dictatorialement qu'une gerbe serait envoyée toutes les semaines, même si elle n'avait qu'une page. Cela a immédiatement décuplé tous les échanges ! A tel point d'ailleurs, qu'entre les pages envoyées par les classes, les paquets de gerbes envoyés chaque semaine, le courrier des enfants, le courrier personnel, nous occupions tout le sac du facteur. Du coup le receveur du chef-lieu m'a appelé un jour pour me dire qu'il s'était renseigné, et que tout ce que nous pouvions mettre sur les enveloppes pour ne pas payer l'affranchissement ne valait pas pipette. Cela s'est arrangé entre fonctionnaires qui se comprennent, sous réserve que cela ne se sache pas... et aussi sous la menace que si je refusais les taxes il était lui dans l'obligation légale de renvoyer chaque courrier au centre des rebus (vive l'administration !).

La troisième circonstance, c'est qu'occupant pour la première fois un rôle de coordinateur, je recevais un tas de courrier des collègues, sur leurs idées, leurs envies, ce qui se passait, leurs difficultés... Manifestement ils ne me l'envoyaient pas à moi, puisqu'ils ne me connaissaient pas, mais à quelqu'un qu'ils pensaient avoir de l'expérience de la chose puisqu'il était « coordinateur » ! et puis parce qu'il y avait ce besoin de parler à quelqu'un. Alors, tout aussi anti-démocratiquement, sans même le dire aux premiers, j'ai tapé toutes leurs lettres sur les stencils gras des vieilles « gestetner » (fallait enlever le ruban de la machine à écrire, ça faisait des trous, et ensuite, au limographe, l'encre

passait à travers les trous et ça imprimait !) et, à chaque gerbe des enfants, je joignais la gerbe des adultes !

Ces trois circonstances non préméditées ont fait littéralement exploser le circuit, les classes, les structures des classes, les idées préconçues, les nuits des instits qui écrivaient tous azimuts, celles du « tapeur » de stencils... et le sac du facteur. Une belle effervescence, une immense affectivité, des voyages échanges quasiment impromptus, et l'envie de tous les enseignants de rencontrer de visu ces inconnus qui n'étaient plus inconnus. A la fin de cette année (1971 je crois), il y avait le congrès ICEM de Montpellier. Tous ceux du circuit y sont allés. Mais, les habitués sachant qu'il faut parfois attendre le dernier jour et le repas festif de clôture pour rencontrer enfin ceux que l'on cherche... s'ils ne sont pas déjà partis, il fut décidé de faire notre propre repas festif et coopératif... dès le soir précédent le congrès (ce qui maintenant est institutionnalisé dans les congrès). Une salle fut retenue à côté de la grande salle d'accueil. Je ne vous dit pas la soirée mémorable, arrosée avec tous les vins de France accompagnant les saucissons lyonnais, fromages de chèvre ardéchois, pâtés périgordiens... et force embrassades ! force projets insensés ! force discussions révolutionnaires ! et même des larmes d'émotion ! et peut-être même quelques chansons paillardes ! Pantagruélique ! déjanté ! à tel point que les autres congressistes, passablement interloqués, ont cru que nous voulions faire bande à part et nous l'ont reproché. Certains, attirés, venaient bien faire un tour mais ne pouvaient comprendre l'origine de l'euphorie délirante qui régnait (je crois bien qu'on a été quelques-uns à terminer la nuit un peu... bourrés, mais bon !). J'ai toujours pensé d'ailleurs que la marginalité dans laquelle nous a toujours plus ou moins tenu l'ICEM date de ce soir là !

Il n'empêche que cette année là avait été d'une telle intensité, d'une telle jubilation, elle avait tellement remis en question structures et conceptions, elle avait été une telle surprise sans que beaucoup y soient préparés, qu'elle a aussi provoqué une certaine angoisse et une prudence certaine quant à la suite. Ce circuit a été le seul à demander à rester ensemble l'année suivante, mais les échanges ont commencé à être plus contrôlés, moins envahissants. Et puis, principe du brassage obligeant, l'ensemble des circuits a périclité pour n'être plus qu'une éventualité annexe. Les déjantés étaient isolés, beaucoup avaient disparu ou s'étaient défroqués. L'ICEM ne les avait pas récupérés.

Le troisième escalier a été Moussac. Fort ou emprisonné par mon passé, j'avais besoin de recréer cet espace, à la fois pour les enfants et pour moi (le « moi » est toujours une part importante de ce que nous faisons... pour les enfants !). Mais, en tenant compte des expériences précédentes, le nouveau départ de ce que maintenant on appelle un réseau et ses principes ont été quelque peu modifiés :

Nous l'avons démarré... à deux ! Francis, instit catho progressiste, semi-traditionnel, féru de chorale, dessinateur de talent, classe unique, le seul qui était venu spontanément discuter avec le barbu chevelu débarquant dans sa première conférence pédagogique dans la Vienne (1976). L'affect, toujours.

Le principe de départ c'était l'échange de journaux hebdomadaires, et on voyait ce que cela provoquait, et on essayait de laisser aller là où cela provoquait, quitte à modifier l'organisation pour que cela puisse se faire.

L'autre principe, c'était que chacun cooptait qui il voulait et qui il sentait, sur les mêmes principes, et qu'on verrait au fur et à mesure ce qui se passe et quoi et comment faire avec. Les cooptés faisant la même chose.

Et cela a marché ! à la fin de l'année on était une bonne dizaine aux 4 coins du département ! l'année suivante une quinzaine plus quelques satellites dans l'hexagone ! Des freineitistes, des CEMEA, des rien du tout ! Cette fois la sauce a monté progressivement jusqu'à vite devenir l'essentiel de toute les classes. Rencontres bilatérales, multiples, croisées, en car, en bagnoles des parents, en vélo. Et modification continue des structures de chacun, des préconçus, des pré requis, des fondamentaux, des pratiques.

Matériellement on arrivait à saturation lorsque, nouveau coup de pot, apparition successives des photocopieuses (dans des mairies, au centre AFPA du Vigeant ou un copain tirait toutes les semaines, à l'insu de sa hiérarchie, le journal de la classe, les courriers des copains...), puis de l'informatique avec les imprimantes et surtout des TO7 émulsés en minitel qui permettait de créer nos premières listes de diffusion en 1984 sur le serveur du CG de la Vienne, puis sur le serveur du CNRS, puis sur celui de Chatellerault, puis du rectorat de Nice, puis résolument sur le nôtre, Marelle.

Cette fois, tout était en place : les habitus d'échanges, de réflexion permanente sur ce qui se passait, les outils pour le faire et le gérer quotidiennement, le principe de la recherche où rien n'est déterminé d'avance, rien n'est vérité, un collectif fortement cimenté où la parité est de mise, l'habitude de se débrouiller nous-mêmes et hors l'institution (déjà fortement inscrite dans les gênes freinétistes !), la convivialité très affective. La fluidité du réseau également : on rentre, on sort, on revient...

L'ectoplasme se constituait. Tous les déjantés s'y retrouvaient. Et les CU, classes hétérogènes rurales y étaient très fortement représentées et y frétilaient comme des poissons dans la mer. Un réunionais de passage chez des copains à Moussac avec sa femme (un superbe mélange intellectuel et physique afro-indou-malgache-occidental ! allez savoir, c'est peut-être pour cela que j'ai si bien écouté son homme !) retournait dans son île et greffait un réseau insulaire au nôtre (éruption de la Fournaise, cyclone Clothilda comme si on y était !), un dictateur roumain nous faisait mettre le nez dans un lycée de Cluj et mobiliser des milliers de mômes, jusqu'en Argentine ou en Espagne, les mômes de Haute-Rivoire qui avaient été pêcher une école au fin fond de l'Amazonie nous faisaient

partager pirogues, dents de crocodiles et participer à la coop de production et de commerce montée pour les aider à acheter... un ordinateur, retrouvailles au salon médiajeunesse de Niort où une dizaine de classes se sont retrouvées pendant 3 ans pour ébahir les visiteurs et se démerder avec notre entremetteur Alex Lafosse pour récupérer une soixantaine de fax (6 000 F chacun à l'époque) alors que les entreprises les ignoraient encore, etc. etc. Une fabuleuse école planétaire, une fabuleuse mutualisation des enfants, des enseignants. Poursuivant ce qui avait démarré dans le circuit de corres naturelle, le réseau des enfants et des classes était systématiquement doublé par le réseau des enseignants où la culture de l'échange quotidien et tous azimuts était définitivement acquise. Nous possédions une intelligence collective.

Mais il faut attendre la dernière marche pour que la libellule CREPSC sorte de son cocon et qu'apparaissent les piliers que vous connaissez. Le déclencheur a été l'éradicateur de petites structures en 1989, MAUGER et son plan (mon petit doigt me dit que le fossoyeur actuel, DARCOS, pourrait bien être à son tour le déclencheur d'un mouvement encore plus fort !). Comme je l'ai dit, « les loups sont sortis du bois » où ils étaient, somme toute, bien tranquilles.

Cela a d'abord été, avec le refus d'un soi disant inéluctable, la fondation à partir de la bande de la Vienne (dont il reste notre second Fred, le GAUTREAU !) de l'ADPER (association pour la défense et la promotion de l'école rurale), dans laquelle se sont immédiatement investis les « ploucs » comme Jean-Michel CALVI déjà déjanté dans sa classe unique de l'Aubépin, ou Christian DREVET, pêché dans une rencontre ICEM où il avait été le seul à venir voir ce qui se passait dans la salle que j'avais obtenue pour « défendre les classes uniques »... et à devenir un des piliers des futurs CREPSC ! C'est cette ADPER qui s'est transformée ensuite en CREPSC.

Le téléphone plouc, aussi efficace que l'arabe ou le tam tam africain, bien aidé par le petit minitel et les listes que nous étions pratiquement les seuls à utiliser, et, un matin de Novembre, je me suis retrouvé dans un bled perdu au fond des bois de la Creuse avec Marie-Christine LOUSSERT (un personnage extraordinaire, passionnée de corrida et d'opéra... et de soupe qu'elle avait toujours dans son coffre avec un réchaud ! toujours des déjantés !) chez une Marie-France CRINIÈRE, simple parent, avec une vingtaine de personnes, surgies de la brume et provenant du fin fond des Alpes Maritimes, du Périgord, du Jura et d'ailleurs. Avec des casquettes diverses : FO, parti des travailleurs, éleveur de moutons, instits, parents... Nous étions les seuls, à l'ADPER, à avoir déjà constitué une association. Nous nous sommes ainsi retrouvés à avoir une certaine force pour orienter la lutte vers la défense d'une école à l'opposé du qualificatif d'archaïque dont elle était affublée.

Du coup, on n'a plus revu le PT et les trotskistes de FO, dont aucun des représentants à Vallière n'était d'ailleurs dans une école rurale et dont les motivations étaient surtout d'emmerder Jospin.

En rentrant, avec un téléphone, un minitel et un fax, le colloque du VIGEANT a été monté, organisé et réalisé en 3 mois. J'ignorais personnellement ce qu'était un colloque pour n'y avoir, à l'époque, jamais mis les pieds ! du coup il a été perçu comme particulièrement original (du jamais vu !) puisqu'il n'y avait aucun intervenant (encore une première !), aucun programme, aucun partenaire en dehors de la copine (Françoise Giret) qui nous a donné un coup de main au nom du GICEP (fédération de crèches parentales de la Vienne faisant partie de l'ACEPP) et un copain de l'AFPA qui nous a filé gratos les locaux de l'AFPA et les anciens baraquements militaires pour pieuter. Et 23 départements représentés ! et des actes rédigés par des participants (enfin, là, ça été un peu duraille et il a fallu mettre fortement la main à la pâte et quelques nuits). Organisé en ateliers libres où les Jean-Michel Calvi, Fred Gautreau et quelques autres ont drivé ça comme ils le faisaient dans les réunions de leurs classes uniques. Et c'est là que les Marie-Chantal D'AFFROUX, Sylvette BRIVET, Christine CHARLES et bien d'autres sont venir grossir les rangs et apporter leur incroyable aura, que l'ours des Pyrénées Michel BARRIOS, Roger BEAUMONT, Philippe BERTRAND, Christian DERRIEN et d'autres déjantés encore issus du réseau télématique freinet sont venus prêter main forte.

C'est là aussi qu'a débarqué Pierre REMY, délégué de l'ANEM (Association Nationale des élus de montagne), professionnel de la politique (ENA) et qui s'est mis à lire tout ce que l'on avait affiché sur la « valeur » des classes uniques (ce que d'habitude, personne ne lit !). Nous intéressions l'ANEM, plus gros groupe de lobbying d'élus européen, qui avait besoin de convaincre ses maires que les classes uniques de montagne, qui auraient coûté trop cher en transport pour les regrouper, avaient de la valeur.

Dans l'euphorie du Vigeant, on programmait la constitution d'une fédération nationale de défense de l'école rurale, réalisée 3 mois plus tard à l'Aubépin dans le Rhône.

Nous changions de dimension pour devenir plus politiques. L'ADPER (ce que nous avons constitué avec la bande d'instits) déclinait la présidence de cette fédération qui lui avait été proposée logiquement et préférait y porter un élu de l'Aveyron, Jean MILLESI, membre de l'ANEM, plus à même que nous à trouver les portes et couloirs du ministère et à y être reçu. L'ensemble de la fédération suivait cependant notre ligne de défense et d'attaque : défendre une école rurale nouvelle. Et, au-delà, défendre les petites structures territoriale, économiques, agricoles, citoyennes. Je recevais même l'encouragement de Pierre REMY, le pro de la politique, qui trouvait l'idée défendue à partir de notre

expérience pédagogique intellectuellement et philosophiquement intéressante. C'est après que cela s'est gâté !

Entre temps, il a fallu que nous nous penchions nous-mêmes sur le « pourquoi les classes uniques ça marche ? » C'est à dire théoriser. Cette démarche était entreprise depuis déjà quelques temps à partir des deux phénomènes importants qui m'ont profondément marqués : d'un côté les circuits de corres naturelle puis le réseau. De l'autre la classe unique. Le premier texte formalisé a été commis lors du colloque des Batignoles sur l'illettrisme (1989), organisé par l'ICEM (Debarbieux) et l'Ecole Normale où nous avons été conviés quelques-uns... à faire les larbins ! c'est à dire à couvrir les murs d'une expo où les officiels vont boire l'apéro. L'expo était quelque peu démesurée (ceux qui me connaissent savent qu'un seul mur ne me suffit jamais !) et constituait en elle-même une première théorisation de ce que nous vivions. Bien sûr, personne ne s'amuse à lire cela dans son ensemble ! on vient dans les colloques pour écouter des exposés de personnalités (sauf dans les nôtres !). De rage, j'ai repris tout cela dans un texte et exigé sa parution dans les actes. Mais nous venions de comprendre qu'il ne fallait pas attendre des autres qu'ils se penchent d'eux-mêmes sur l'incongru. L'ICEM a complètement ignoré dans son histoire le phénomène des circuits de corres naturelle comme celui des premières années du réseau télématique comme ce qui se passait dans les CU. Les universités d'été organisées par Alex LAFOSSE autour de la communication sont restées marginales et ce qui en ressortait incompris. Il faut reconnaître que c'était dérangeant. Ce qui est une perte regrettable et le chemin débroussaillé à l'époque n'est repris aujourd'hui que par les CREPSC.

La confrontation à la nécessité d'aller expliquer aux parents, aux enseignants, aux élus, des petites associations locales jusqu'au parlement européen de Strasbourg ou dans les colloques les plus variés, en quoi les classes hétérogènes incluses dans des réseaux étaient l'école de demain, à fait naître peu à peu un discours cohérent bâti autour de l'hétérogénéité, la structure et la communication. Et alimenté les échanges.

Nous en venons au second colloque, celui de Crozon (1993). Objectif stratégique : impliquer des noms connus dans notre démarche. C'est là que cela a commencé à se gâter avec la FNDPER : comme on commençait à faire un peu de bruit, les enjeux de pouvoirs sont apparus. La préparation du colloque avec son titre arraché de force « école rurale, école nouvelle », on nous l'a laissé... à 3 ! Nous avons eu la chance d'avoir une Jacqueline MEROUR, bretonne simple parent d'élève, qui a réalisé un véritable miracle sur le plan matériel : 3 jours complets (4 pour quelques-uns), hébergement avec vue sur la mer et ses rochers, repas, tout compris pour... 150 F ! accrochage des Meirieu, Montagner, Authier, Debarbieux, PJ Hélias, Oeuvarard, représentants des syndicats paysans, élus bretons... Des dizaines d'ateliers où le fond était abordé. Un Meirieu qui

reste les deux jours suivant son intervention. Plus de 500 personnes, une cinquantaine de départements représentés, les copains Freinet déjantés comme Paul Le Bohec au premier rang. Un succès. La semaine suivante on en parle dans les couloirs du ministère, le doute avait été introduit (cf Françoise Ouevrard¹) ; quelques temps après moratoire sur l'éradication des CU.

Du coup la FNDPER devient un enjeu politique intéressant. La pédagogie « école rurale mais nouvelle » devient, elle, gênante. Nous sentons qu'il faut affirmer notre propre identité si nous ne voulons pas être dilués dans une stratégie plus politicienne.

C'est après Crozon que nous transformons l'ADPER en CREPSC avec les statuts que vous connaissez. A partir de cela, nous avons agi au sein de la fédération de l'école rurale et ailleurs en cette qualité et d'une façon indépendante.

C'est dans la foulée de Crozon que nous avons créé la revue « Ecole rurale, école nouvelle, communautés nouvelles », ce qui a été relativement facile : depuis la rencontre de Vallières dans la Creuse, j'étais, à rythme très soutenu (parfois 3 par mois !), une feuille de chou de une à 4 pages qui avait permis de lier la mayonnaise entre des gens disparates et de tous bords. Et puis, à Crozon, nous avons récupéré quelques 300 adresses qui ont été nos premiers abonnés. Il a suffi de passer à la dimension supérieure, de se débrouiller d'abord en trichant avec les franchises postales (les expéditions, c'était un fameux bordel !) de faire faire les photocopies gratuitement dans les écoles de la Vienne, dans des mairies, même clandestinement dans des entreprises où nous avions des amis. Puis, quand la franchise postale a été supprimée pour toutes les administrations, arriver à obtenir un numéro à la commission paritaire de la presse et, summum, le routage postal (toujours en trichant, en faisant de faux budgets, de faux états, et avec la complicité amicale d'un receveur des postes de Persac !). Et puis, comme alors notre revue devait avoir l'aspect d'une revue d'information nationale (pour la CTPP et le routage), passage à l'offset en bricolant nous-mêmes des clichés sur des transparents, puis en s'acoquinant avec une ONG de Poitiers, puis tirages électroniques... puis, épuisement ! *

Simultanément, l'édition de brochures était lancée. L'idée était que nous devions, par nous-mêmes, simples praticiens, publier de façon un peu plus approfondie ce qui devenait une pensée. Cette pratique était déjà celle du mouvement freinet. Mais notre propre expérience provoquait un autre regard quelque peu différent. Les praticiens devaient être maîtres et exprimer à leur façon leur propre pensée, quitte à ce qu'elle ne soit pas tout à fait conforme. Il s'est avéré que l'entreprise était lourde, l'écriture d'un texte construit et cohérent demandant beaucoup plus de temps qu'un simple et superbe article. Les nuits de chacun n'y suffisant plus, celles du sollicitateur, correcteur,

¹ De la direction de l'évaluation et de la prospective du ministère

maquettiste, éditeur, expéditeur non plus. Peut-être aussi une certaine timidité des praticiens. Cela a été une petite déception.

Avec la création de notre propre serveur Marelle, Jean-Michel CALVI, notre trésorier d'alors, nous fait passer à la TVA ! pendant quelques temps, Françoise GIRET et le GICEP (fédération de l'ACEPP de la Vienne, association des crèches parentales), avec qui nous avons fait pas mal de choses ensemble, nous mettait un morceau de son local à disposition (une ancienne école de hameau perdue au milieu des champs, à quelques kilomètres de Moussac) et une personne un jour par semaine (gestion des abonnements à la revue et au serveur).

Revenons à l'après Crozon. En Septembre 93, AG de la FNDPER, dans les Alpes Maritimes : peu d'entre nous peuvent y aller. Et nous apprenons que Patrick OLLIER (oui, oui ! le politicien que vous connaissez !) a été mis dans le coup pour la présidence par Pierre REMY de l'ANEM et Lionel PAILLARDIN, parent éleveur de moutons et un des premiers mobilisés dans la bagarre, mais pas chaud pour « l'école nouvelle » et l'envie d'apparaître sur les affiches (mais aussi un sacré bagarreur !). Nous réussissons un joli coup en faisant reporter l'élection du CA à un WE suivant à Paris... en mobilisant nos troupes et en proposant alors notre propre liste avec Yves JEAN, universitaire et maire de Queaux dans la Vienne, qui avait l'avantage d'être plus proche de nous et d'être aussi un politicien avec des ambitions et connaissant aussi les couloirs ministériels. L'alliance objective : il cherchait comme universitaire et politique un créneau. Nous lui avons offert une autre conception de l'école rurale. En contrepartie il nous apportait ses compétences politiques. Nous n'avons jamais été dupes, ni lui ni moi, de se contrat d'intérêts.

Les amateurs avaient grugé un maître professionnel de la politique ! Du coup, par la suite, scission de la fédération, l'ANEM et Lionel PAILLARDIN créant « Ecoles et Territoires », la FNDPER devenant plus tard la FNER. Nous y avons quand même perdu un appui financier.

Jusqu'au colloque du Vercors la FNER reste dans la ligne de « l'école rurale, école nouvelle », puis retournera ensuite dans la ligne conventionnelle où les CU et une « autre école » ne constituent plus son fer de lance.

La conséquence, c'est que les CREPSC s'affirment alors et se cimentent comme un groupe ayant âme, philosophie, pratique, vécu.

Après Crozon, les CREPSC ont encore été à l'origine de la création de l'association européenne de défense d'une éducation de proximité (ADELE). Dans les innombrables contacts que j'essayais de solliciter partout, je ne sais plus comment j'avais eu vent de la création au Portugal de l'Institut des Communautés Educatives (ICE) et des coordonnées de son créateur, Ruy D'ESPINAY, héros de la révolution des œillets. Toujours est-il qu'il réagit à l'idée de défendre à un niveau international les petites structures hétérogènes pour

donner plus de force aux luttes locales. Il profitait d'une rencontre portugaise des écoles isolées, financée par les petites communes du Portugal (!) pour m'inviter gratos. C'est là (1993) que l'association européenne pris corps et s'est concrétisée par la suite avec l'ACEPP (Françoise Giret), la FNER (Yves Jean), la fédération des mouvements pédagogiques espagnole (Luis Araguas), une association bizarre du Pays de Galles, une association de Galice, prescolar en casa, un peu trouble de par ses accointances avec Caritas. Cela a provoqué quelques voyages au Portugal, en Espagne, une rencontre lors du colloque du Vercors pour la dernière mise au point des statuts, un carnaval épique au fin fond du Portugal... mais cela n'a pas provoqué la dynamique espérée, d'une part parce que les CREPSC butaient sur les moyens financiers (seule association à ne fonctionner qu'en plongeant dans les poches de ses militants), d'autre part parce que ces organisations ne fonctionnaient pas comme nous sur l'implication de leurs membres mais sur celle de leurs dirigeants ou permanents. Seule l'ACEPP a continué, pour ses propres objectifs, à travailler avec portugais et galiciens. Mais rien ne dit que l'ADELE ne pourrait pas se réactiver.

Si les deux premiers colloques avaient été organisés par seulement une microscopique poignée d'entre nous, le premier était présenté sous l'égide d'une vague coordination, le second sous celle de la fédération de l'école rurale. Le 3^{ème} à Autrans dans le Vercors, « *école rurale, communication et technologies nouvelles* », 1995, a été réalisé cette fois sous le sigle des CREPSC. Autre aventure. Cinq déjantés cette fois pour la préparation : Vincent FREAL, pêché lors d'un des salons médiajeunesse de Niort, qui était alors directeur de l'école de La Villeneuve à Grenoble (école d'un quartier de Grenoble où les flics évitaient de trop s'y hasarder, incluse dans un des immeubles de la cité et dont l'inspecteur disait « *quand est-ce que vous allez faire quelque chose pour que l'on voit où elle est cette école !* »), Christian DREVET, Marie-Chantal D'AFFROUX et Sylvette BRIVET et moi. Et minitel et fax ! et énorme boulot des grenoblois sur place. Et, cette fois, avec des partenaires très officiels :

Le parc Naturel du Vercors dont un chargé de mission développait l'équipement informatique de toutes les écoles du plateau (les réseaux buissonniers), qui avait du mal à faire prendre la sauce, qui m'avait téléphoné un jour pour avoir quelques tuyaux, et à qui on a offert sur un plateau l'occasion de faire mousser son opération auprès de ses financeurs et institutions. Nous avons avec lui les locaux de la station de ski et la logistique sur place (quoiqu'il a fallu sur place compenser pas mal... d'incompétences en dernière minute !).

L'INRP : Un copain, Patrick GUILLOT, avec qui on avait beaucoup bossé au sein du département technologies nouvelles de l'INRP dont il était le responsable, a fait accepter par sa direction que l'INRP soit mise sur l'affiche. C'est tout ce que l'INRP a fait, mais c'était pas mal.

Le Rectorat de Grenoble : d'abord il était impliqué dans « les réseaux buissonniers », mais il ne se s'est décidé qu'en dernière minute pour être sur l'affiche, quand il a vu l'ampleur que cela prenait. Il a eu droit à un des discours de clôture !

Résultat : 100 intervenants de toutes sortes : des Avanzini le père spirituel... et concurrent de Meirieu, Durpaire, directeur célèbre du CRDP de Poitiers, Morne, directeur du département sciences éducation de Rennes, Pierre LEVY universitaire brillant et auteur de « l'intelligence collective »... aux espagnols de Luis Araguas, aux portugais de Ruy d'Espinay,... aux ICEMIENS comme Monthubert,... et aux crepsc comme Roger Beaumont, Christine Charles,... aux simples parents qui faisaient des journaux... et bien sûr les officiels qu'il fallait bien montrer. Jusqu'à une visioconférence d'une heure entre le directeur du CNED à Poitiers et la salle plénière à Autrans, l'arbre de connaissance du colloque monté par Pierrick DESCOTTES dans un coin de couloir et commenté en plénière par Michel Authier... Une association de vidéo populaire de La Villeneuve qui faisait un montage... Tout le village d'Autrans occupé, parmi la cinq-centaine de participants, des étrangers et même un états-unien ! Et les actes collationnés et réalisés en moins de 3 mois par Sylvette Brivet !

C'est à la fin de ce colloque que toute la bande des crepsc s'est retrouvée pour peaufiner son fonctionnement anarchique, affirmer son indépendance par rapport à la FNER et à l'ICEM, ses caractéristiques de laboratoire ne défendant pas de dogmes ou une pédagogie puisque chacun le faisait éventuellement, par ailleurs, dans les mouvements dont c'était l'objectif. Dans les « petites structures » et leurs centres, la porte était ouverte aux parents, citoyens, élus, paysans,... qui auraient voulu s'impliquer dans cette démarche. Ils ne s'y sont pas engouffrés, mais peut-être ne l'avons-nous pas suffisamment rendu visible et ne nous les avons-nous pas suffisamment sollicités.

Et c'est également ce jour que « Marelle » pris officiellement naissance.

L'histoire de Marelle.

Il faut revenir un peu en arrière. 1976, démarrage du réseau Vienne (voir plus haut). 1984, le réseau Vienne occupe le serveur du Conseil Général (les autorités ne sont pas au courant ! le CG met deux personnes au serveur à disposition des mêmes ! listes de diffusion enfants et adultes avec messages quotidiens, journaux télématiques, pages interactives...). De par son vécu préalable, le réseau Vienne a intégré la télématique instantanément, et Frédéric Gautreau qui a fait son apparition à cette occasion. Trois ou 4 ans plus tard le serveur du CG cesse de fonctionner... nous étions pratiquement les seuls à le faire vivre !

1985, 1986 le réseau Vienne fusionne avec le réseau TRAFIC instigué par d'autres copains de l'ICEM dont Roger Beaumont, et occupant, lui, le serveur du CNRS.

1987, tout le monde se retrouve sur ACTI, serveur de la Ville de Chatellerault et créé par Bernard Monthubert pour les écoles de la ville, mais qui n'avait et n'a eu pour tous clients locaux que sa femme, Jeanne !

Chatellerault, qui s'aperçoit que son serveur ne sert pratiquement pas à la ville, le ferme et tout le monde se retrouve cette fois sur le serveur du rectorat de Nice, EDUCAZUR.

C'est à cette époque que nous rentrons en bagarre pour les classes uniques et avec Roger Beaumont nous créons une liste de diffusion sur EDUCAZUR où tous ceux qui sont impliqués dans la bagarre et ont un minitel se retrouvent.

Mais j'étais quelque peu gêné d'utiliser un serveur institutionnel dédié aux enfants pour combattre l'institution... et faire courir des risques au réseau freinet.

L'idée germe, simultanément du côté de la fédération de l'école rurale de trouver un financement pour un serveur dédié à la lutte du monde rural, du côté des utilisateurs d'Educazur pour se doter d'un serveur où l'on ne dépendrait de personne. Nous proposons, aux CREPSC, la création d'un serveur coopératif et œcuménique, Marelle, où se seraient trouvés dans le même espace mais côte à côte, l'ICEM, les CEMEA, l'OCCE, le GFEN, l'USEP, les CREPSC... Mais nous avons butté sur un problème de préséance : chacun voulant développer son propre serveur avec ses propres idées et son sigle. Débat assez animé au cours d'une université d'été sur la communication : l'idée que le réseau freinet soit hébergé sur un Marelle qui ne serait pas géré par l'ICEM n'est pas passé. Et nous, nous cherchions à créer un espace qui ne soit pas seulement ouvert aux seuls freinétistes ou aux seuls ruraux, tous les échanges que nous avons été amenés à instaurer au cours des années précédentes démontraient la richesse et l'efficacité militante d'une telle approche. Et puis il y avait aussi la probable arrivée d'internet qui suscitait des débats. Nous pensions que dans l'immédiat, seul le minitel ou les PC émulés en minitel étaient à la disposition du plus grand nombre, pour quelques temps encore.

Nous avons donc commencé à chercher l'opportunité et, Marie-Chantal D'AFFROUX et Sylvette BRIVET, hyperactives dans une Ardèche qui faisait partie des zones prioritaires et des programmes LEADER européens, ont réussi, on n'a jamais vraiment su par quelles tractations, à obtenir d'un certain DANDELOUP (qui a été un ministre très éphémère sous Jospin !) le détournement d'un reliquat de fonds européens ! Et le matos a été acheté ! Contrat d'installation avec un ingénieur ardéchois qui montait sa boîte. Bricolages avec nos experts comme Roger Beaumont ou Claude Crozet, en septembre 95, juste après le Vercors, le serveur installé d'urgence et provisoirement dans une cuisine (je ne sais plus laquelle) faisait son premier usage dans une émission télévisée de Canal+ qui m'avait contacté pour faire quelque chose sur les premières expériences... d'internet alors balbutiant ! Ils ont eu... du minitel ! deux classes de la Vienne (dont celle de Frédéric Gautreau) et celle de Christine Charles en

Corrèze s'y sont coltinées, à deux ou trois jours de la rentrée, et je coordonnais classes et journalistes de Canal depuis... la classe de mer où nous autres étions partis ! Pour un lancement, c'était de la belle ouvrage !

Très rapidement une partie du réseau freinet s'est retrouvé sur la liste de diffusion des classes de Marelle, en particulier celles qui vivaient intensément les échanges, ce qui nous a été particulièrement reproché. Et puis beaucoup d'autres.

A contrario, ce succès a plutôt occasionné un déclin des crepsc. Si l'espace télématique était bien œcuménique, il y a eu confusion entre Marelle et les crepsc. Du coup nous nous sommes retrouvés avec beaucoup qui n'avaient saisi, ni notre mode de fonctionnement, ni l'esprit de recherche qui nous animait, pas toujours l'acceptation des différences. Nous avons également été fautifs en ne précisant pas toujours suffisamment ce qui nous fondait. L'école du 3^{ème} type donnait déjà des boutons bien avant que ne sorte le bouquin (l'expression avait été employée dès l'essai d'éditions des brochures des crepsc et prononcée publiquement par Maurice Berteloot vers 1993 au cours d'une rencontre ICEM où nous avons tous deux goupillé deux interventions. A la fin de la sienne, il me passait le manche « et maintenant Bernard va vous parler de l'école du 3^{ème} type »... ce qui avait été un de mes plus beaux fiasco !).

Quand il a paru inéluctable de passer à internet, nous avons à nouveau tenté de réaliser une implantation coopérative sur la toile avec entre autres « Ecole et Nature » qui, eux, avait quelques moyens du ministère de l'agriculture et ou de l'environnement. Sylvette encore, Marie-Chantal, Roger, Claude ont passé pas mal de temps en tractations de toutes sortes avec les permanents de « Ecole et Nature », tentatives pour concrétiser notre expérience dans la conception de l'outil (nous étions reconnus et admis pour cela entre autres). Si cela a permis l'installation de notre premier site et premières listes sur internet, nous n'y avons jamais vraiment été autre chose que des clients.

Avec Sylvette à la manœuvre, nous avons tous deux conçu le site tel on le retrouve encore dans quelques pages et dans des archives.

Dans la période très creuse où les crepsc étaient quasi inactifs, avec Claude CROZET et Roger, nous avons cependant maintenu l'outil crepsc en état pendant deux ou trois ans, persuadés qu'il allait, à un moment ou à un autre, être repris avec son esprit et réapproprié par d'autres. Ce qui est arrivé avec la bande actuelle des Philippe and co, les nouveaux crepsc ! Leur choix de « ouvaton » n'est peut-être pas dû au hasard !

Il y a eu aussi, à la suite de Crozon encore, la plantation des Arbres de Connaissances. A Crozon, j'avais invité Michel Serres en raison du rapport qu'il venait de diriger sur l'université à distance. Ne pouvant venir, il nous avait envoyé Michel AUTHIER, le véritable auteur du rapport avec Pierre LEVY. A son retour de Crozon, Michel Authier est passé à Moussac où il a pu voir, de visu, que les idées des AdC n'étaient pas une utopie. Du coup nous avons cogité ce qu'on a appelé le projet ACNE (Arbres de connaissances pour une nouvelle école). Huit jours après son passage, je sollicitais toute la bande avec le projet. Il était repris par Pierrick DESCOTTES (un de ceux qui est passé de temps en temps à l'auberge crepsc) qui en faisait avec Christian LEGO et d'autres leur propre projet indépendant ACACIA et inclus dans l'ICEM, et par Roger BEAUMONT qui réussissait à y intéresser le tout nouveau centre technologique de St-Laurent de Chamousset sous le nom de ACNE Rhône mais au nom des crepsc.

Les AdC n'ont pas été une plantation crepsc, mais nous en avons été les semeurs. Pendant quelques années, j'ai d'ailleurs pas mal défendu à droite et à gauche ce que les ADC pouvaient provoquer, dans l'école et dans les organisations sociales. Le temps aussi de filer Gingo quelques semaines à Philippe Ruelen... qui faisait démarrer Bingo !

Dans cette histoire, il y a eu aussi l'utopie d'un woodstock ou d'un Larzac de l'éducation. L'idée avait germé après le colloque d'Autrans : la variété et l'enthousiasme des participants, le fait que déjà nous étions nombreux à nous dire que c'était dans les couloirs et les terrasses des bistros que l'essentiel se passait et qu'Autrans avait été conçu en éparpillant les ateliers dans le village pour que les gens passent beaucoup plus de temps en promenade et sur les terrasses, le fait aussi que tout le monde avait des tas de choses à dire, à montrer, et pouvait être intervenant où il voulait sans que cela soit planifié. La fête. La nostalgie des hippies et de 68 ! On y a travaillé sérieusement. En particulier lorsque Albert JACQUARD a accepté de le parrainer. En particulier lorsque les ballons d'essai lancés vers les portugais et les espagnols ont fait tilt (*« on fera le relais chez nous, on organisera des cars,... mais faites attention aux dates, faut que ça tombe dans nos vacances, et aussi dans celles d'hiver des Brésiliens »*). On s'est retrouvé toute une bande au Cun du Larzac (cela aurait été un symbole !) pour étudier la faisabilité avec cette association. Là cela a été la déception : trop petit, trop d'astreintes réglementaires, pas de vrai partenaire en dehors d'une prestation de services... à payer. L'idée alors d'en faire le festival, la manifestation d'une ville. J'ai fait un vrai dossier, budget, en visant la ville de Châtellerauld où je connaissais le chargé de l'éducation (au cours de l'aventure de ACTI). Pas de chance, il avait changé de service et son successeur m'a envoyé proprement paître ! L'énergie était épuisée.

Celle de tout le monde d'ailleurs, beaucoup des pionniers disparaissaient pour diverses raisons de vie personnelle, l'affaire de pédophilie d'un de ceux d'entre nous pour qui nous avons estime et confiance a été un cataclysme qui nous a secoué profondément. Les crepsc se sont mis en sommeil. Jusqu'à ce qu'une nouvelle bande s'en empare.

Ce qui s'était précisé entre temps, c'était la transformation de la recherche intuitive et un peu brouillonne via les échanges en une « méthodologie fluide » un peu plus structurée qui constitue les crepsc en un laboratoire qui puisse valider ses hypothèses de par son fonctionnement et ses protocoles. Le travail de praticiens qui ne se contentent pas d'appliquer un modèle. Comme pour les brochures, on butte encore sur l'énergie qu'il faut trouver pour aller au bout des modalités, mais l'outil est là.

Les racines des crepsc plongent dans divers terreaux. La pédagogie freinet et les pédagogies modernes évidemment. L'étonnante aventure de la communication, inhérente au mouvement freinet mais qui a pris une autre dimension à partir d'un circuit de corres naturelle qui s'est déclinée ensuite dans LE réseau. L'habitude initiée par le mouvement freinet de l'échange entre praticiens (je n'ai pas parlé des jeudi où nous nous retrouvions dans la classe de l'un ou de l'autre qui faisait revenir ses enfants, des cahiers de roulement, de « techniques de vie », des multilettes, etc.). Des classes uniques qui vous mettent la tête à l'envers et vous ouvrent d'autres yeux. De la lutte enclenchée en 1989 qui a obligé d'une part à travailler avec d'autres qui n'avaient pas les mêmes options, d'autre part à clarifier et à approfondir ce qui était vécu à la fois dans les classes uniques, dans les autres classes et dans le réseau télématique. De l'appropriation des technologies nouvelles qui ont surtout permis l'agrandissement de l'espace classe et de lier fortement ce qui est devenu un groupe et une intelligence collective.

Nous avons attiré celles et ceux qui ne se pliaient pas inconditionnellement aux dogmes, attachés à leur propre liberté de penser, de remettre en question, de confronter leur cheminement à ceux des autres, de chercher avec une certaine jubilation. Attirés aussi par l'action et l'aventure qu'elle suscite, le compagnonnage dans lequel elle s'effectue. Attirés aussi par le fait qu'il n'y a pas besoin « d'adhérer », qu'on peut rentrer dans l'auberge et en sortir, y revenir, qu'il n'y a pas de pouvoir mais une puissance partagée. Ce qui a permis à une poignée d'individus de réaliser des trucs assez incroyables avec le recul. Dommage pour le Woodstock ou le Larzac, mais, sait-on jamais !

Les crepsc sont un ectoplasme profondément et instinctivement anarchique. Même s'il ne vient pas à l'idée à ses membres de le revendiquer. C'est dans les crepsc que j'ai appris, pour ma part, ce qu'était l'anarchie !

Si l'origine est indéniablement « plouc » et freinet, très rapidement les crepsc ont été de tous bords. Ce qui n'a pas toujours été bien compris, c'est que ce laboratoire (mais aussi commando, il n'y a qu'à voir actuellement d'où partent les actions dans la bagarre pour l'école rurale !) est à l'intersection de divers mouvements, qu'ils soient pédagogiques, sociaux et alternatifs.

Ce qui a fait leur force et à la fois leur faiblesse, c'est qu'il n'a jamais été fait aucun prosélytisme. « *Pourquoi vous ne vous faites pas mieux connaître ? pourquoi on ne sait pas comment il faut faire pour venir avec vous ?* » Est-ce important ?

Il faut noter que si nous avons toujours provoqué une certaine perplexité, DE LA PART des mouvements et de leurs institutions, nous avons par contre toujours trouvé un amical, voire tendre et admiratif soutien des « vieux » du mouvement freinet (Ulbershlag, Paul et Denise Poisson, Henriette Fort,... des « amis de freinet ») qui se revoient dans la bande de galopins qui défrichaient sans complexes comme ils l'avaient fait au début du mouvement. « *continuez à aller plus loin, nous aurions aimé pouvoir le faire* ». Ils ont toujours sentis et dits que nous étions dans la continuation logique et historique de ce qu'ils avaient entrepris. C'est en ce sens que notre filiation au mouvement freinet est la plus forte.

Enfin, les pionniers des crepsc allaient tous vers cette « école du 3^{ème} type » dont chacun était convaincu qu'il fallait inventer, peaufiner. Il y a toujours eu chez eux une perspective vers laquelle aller, qu'il fallait bâtir en s'appuyant sur un passé, sur des passés, mais pas en retournant à ou en reproduisant un passé. S'ils ont investi les technologies nouvelles, celles-ci n'ont jamais constitué les fondements de leurs pratiques, elles n'ont été que les stylos bic, les machines à écrire dont s'étaient emparés leurs ancêtres, sans plus !

Cette histoire des crepsc est sommaire, incomplète, insuffisamment illustrée, ne serait-ce que parce qu'elle est complexe et très dense. Elle ne décrit qu'une de ses racines.